

Joseph GUSFIELD

Entretien avec Daniel Cefaï ET Danny Trom*

ACTION COLLECTIVE ET PROBLÈMES PUBLICS

Question: Vous avez fait partie de la cohorte d'étudiants de Chicago de l'après-guerre. Comment en êtes-vous venu à vous intéresser aux problèmes sociaux et aux actions collectives?

Joseph Gusfield: Ma formation s'est en effet entièrement faite à l'Université de Chicago juste après la Seconde guerre mondiale (1990, 1992 et 1995). J'avais des contacts personnels avec Lewis Killian, j'ai fait d'ailleurs une recension de son fameux ouvrage avec Ralph Turner que je connaissais aussi. J'ai eu moins de contacts avec Orrin Klapp, qui s'intéressait à l'identité collective (1969) et aux personnages symboliques (1964), car il était parti très tôt de Chicago pour San Diego. Mais ses travaux étaient très connus et Anselm Strauss qui lui était lié personnellement m'en à beaucoup parlé à l'époque. J'ai également connu Kurt et Gladys Lang qui ont surtout étudié les mass médias, mais qui avaient aussi un intérêt pour les dynamiques collectives (1960). Herbert Blumer et Everett Hughes, dont j'ai suivi les cours, étaient toutefois mes références principales. Par ailleurs je me suis toujours senti une proximité avec la philosophie pragmatiste de Mead et de Dewey. La lecture de *Human Nature and Conduct* (1922) m'a influencé très tôt dans mon parcours.

Pouvez-vous préciser dans quel contexte intellectuel et politique se situait votre itinéraire?

Pendant la guerre, j'ai été soldat, en France et en Allemagne. Avant d'entrer à l'armée, j'ai enseigné dans un lycée à Chicago. Quand j'ai quitté l'armée en

* Cet entretien a eu lieu au mois de mai 2001, lors d'un passage de Joseph Gusfield à Paris. Il a été complété à travers un certain nombre d'échanges de courriers électroniques.

1946, j'appréhendais le retour à Chicago. Je voulais être chimiste, et aussi écrivain... Toutefois, devenir écrivain n'est pas quelque chose que l'on peut planifier ! Alors je me suis décidé à faire un premier cycle universitaire en économie, puis de faire une école de droit. Comme j'avais déjà vingt-trois ans à la sortie de l'armée, j'ai renoncé aux études d'économie et je me suis inscrit directement en droit à l'Université de Chicago. En même temps, j'ai repris mon enseignement au lycée où nous lisions les grandes œuvres comme *Malaise dans la civilisation* de Freud, *Le Capital* de Marx, *L'éthique protestante* de Weber. À l'université, je suivais le séminaire de Max Weinstein, un émigré allemand, qui traduisait les fondements de la sociologie du droit de Weber avec Edward Shils. Cela m'a beaucoup marqué. Après un an, je me suis rendu compte que je ne voulais pas faire de droit et je me suis inscrit en sociologie. La psychologie sociale m'intéressait par-dessus tout. J'avais projeté de faire mon mémoire sur le processus de vieillissement, les transformations des conceptions de soi au cours d'une biographie. Mais ce sujet était très difficile à traiter.

Les questions politiques me passionnaient aussi. J'ai lu Marx très tôt, bien avant d'aller à l'université, j'étais en somme un marxiste. Au lycée, j'étais actif dans l'association American Student Union, qui était essentiellement composée de communistes. Ce qui m'avait intéressé chez les communistes à l'époque était leur opposition radicale au nazisme. Sur le campus de l'Université de Chicago, l'engagement était très fort et certains se sont heurtés à la chasse aux sorcières maccarthyste. Étant juif, j'étais très sensibilisé à la situation politique en Allemagne. J'ai projeté d'inviter le secrétaire national de cette association à Chicago. Avant qu'il ne vienne, le Pacte germano-soviétique a été annoncé et, à ma grande surprise, les communistes américains l'ont approuvé. C'était pour moi une déception majeure qui m'a fait prendre mes distances avec les marxistes.

Sur un plan plus académique, l'approche de la politique dans l'après-guerre, surtout à partir de la fin des années quarante et au début des années cinquante, était focalisée sur l'analyse des groupes d'intérêt, ce qui était peu satisfaisant. Ici, le fameux manuel de Park & Burgess, *Introduction to the Science of Sociology* (1921), a joué un rôle important dans ma conception du politique, car y figurait un passage sur le mouvement de tempérance aux USA. Le cours de Herbert Blumer sur l'action collective (1946) ouvrait aussi des perspectives novatrices. J'ai fait ma thèse avec lui sur une organisation appelée le Women's Christian Temperance Union. C'était très intéressant car je ne suis ni une femme, ni chrétien et que j'aime boire ! Hughes était très intéressé par mon travail. Il descendait d'une famille de prêtres méthodistes et un de ses oncles était l'auteur d'une encyclopédie en quatre volumes sur le problème de l'alcoolisme. Hughes avait rompu avec toute cette tradition religieuse, mais avait gardé une vive curiosité pour ces problèmes. Cette enquête m'a permis de

comprendre comment la lutte contre l'alcoolisme est érigée en enjeu et en motif d'action collective, comment se forme un problème public comme résultante d'un mouvement social, comment il devient la propriété disputée (*contested ownership*) de différents groupes, organisations et institutions et comment, au bout du compte, des batailles pour le statut social se connectent avec des revendications d'action collective et engendrent des mesures de politique publique. Pressé par les amis, j'ai fait un livre de ma thèse, *Symbolic Crusade*, qui est paru en 1963.

Mais je voudrais revenir un peu en arrière. Dans les années cinquante, l'Université de Chicago, qui avait longtemps dominé la discipline sociologique aux États-Unis, avait perdu peu à peu de sa prééminence. De nouveaux centres d'attraction avaient émergé : l'Université de Harvard avec Talcott Parsons menait la sociologie à la *Grand Theory* ; l'Université de Columbia avec Paul Lazarsfeld l'orientait vers des méthodes quantitatives, en particulier la *survey research*. De cette manière, on peut dire que la sociologie s'est intéressée davantage à la politique et aux communications de masse. J'étais pour ma part tenté de partir de Chicago, mais mon enseignement au lycée qui faisait vivre ma famille m'en empêchait. J'y suis donc resté et ce sont finalement les travaux de Georg Herbert Mead qui ont été déterminants dans ma formation, en particulier *Mind, Self and Society* (1934), ainsi que les travaux majeurs de Thorstein Veblen, surtout sa *Theory of Leisure Class* (1899), qui n'est malheureusement plus beaucoup lue aujourd'hui. Chez Veblen, les conduites de consommation sont analysées dans leur dimension ostentatoire. Elles sont porteuses d'un sens symbolique. Cela m'a immunisé contre un usage rigide de modèles scientifiques en sociologie : l'idée d'un déterminisme, de l'imposition d'une conduite de l'extérieur m'est étrangère. De la même façon, mon long séjour en Inde et au Japon dans les années soixante m'a également mené à refuser la séparation rigide entre le moderne et le traditionnel (Gusfield, 1973). On rencontre le plus souvent des types mixtes et les typologies ne résistent pas à l'observation. Et la culture publique n'est pas un « fait social » durkheimien, mais un travail de définition, d'invention de la continuité, de redécouverte, de reformulation ou de renaissance qui répond à des situations données.

Pensez-vous que votre sensibilité à la question du public a à voir avec votre premier ancrage à Chicago ? Par exemple, la vision du comportement collectif, opposée par Park et Blumer à l'organisation sociale, et la préoccupation pour les symboles et les images, qui y était favorisée par l'interaction entre sociologie et anthropologie ?

Je me suis vite aperçu que je n'avais pas bien compris le mouvement de tempérance dans ma thèse. J'ai commencé à me demander pourquoi il existait

une sorte d'exceptionnalisme américain, pour lequel l'alcool est un enjeu politique si important. Je ne suis pas certain d'avoir trouvé les réponses à cette question. Mais cela m'a poussé à reprendre la question de l'action collective à nouveaux frais, thématique qui intéressait très peu de monde à l'époque et n'occupait pas une place importante dans la sociologie. Il y avait certes le manuel de Turner et Killian, *Collective Behavior* (1957) qui, dans l'héritage de Park et Blumer, inscrivait l'action collective dans un cadre interactionniste et qui repartait de la distinction entre foule et public. Turner était très sensible à la destination des actions collectives à des publics. Le grand avantage de leur approche était de voir les mouvements sociaux comme des processus, des dynamiques qui émergent, la résultante de myriades d'actions conjointes, sans arrêt en train de définir des situations sociales et des sujets collectifs. Turner et Killian évitaient tout déterminisme et étaient attentifs à la question de la temporalité. Cela contrastait avec les politologues qui ne s'intéressaient qu'aux intérêts objectifs et en déduisaient la nature des actions. J'ai continué à défendre cette position jusqu'à récemment où j'ai tenté (1994) de montrer à nouveau la pertinence des analyses sur le comportement collectif et la société de masse à l'encontre des théories de la mobilisation de ressources ou du processus politique. Si l'on prend un mouvement « fluide », comme le Woman's Movement et le féminisme, ce sont sans doute des organisations qui poursuivent des objectifs précis comme la législation pour l'égalité des droits et l'action affirmative. Mais ce sont aussi des mouvements diffus, qui opèrent au niveau des interactions quotidiennes et même des relations intimes, et qui ont modifié la perception du masculin et du féminin ou du public et du privé. On ne peut pas s'en tenir à des approches « macro » qui font des mouvements sociaux des partis ou des entreprises qui atteignent des objectifs dans les arènes législative, de la négociation ou de la justice : il faut retrouver les intuitions des auteurs de Chicago et étudier finement dans des micro-arènes de la vie quotidienne comment ils instaurent un ordre public et les règles de ce qui y est acceptable.

Par ailleurs, je me suis de plus en plus aligné sur une approche dramatisante, et plus tard rhétorique. Le dramatisme provenait plutôt de la lecture du critique littéraire Kenneth Burke et de Erving Goffman, qui était étudiant en même temps que moi à Chicago, et qui est resté un ami proche. Le livre de Goffman, *The Presentation of Self in Everyday Life* (1959), que j'ai connu sous la forme de manuscrit bien avant sa soutenance en 1954 m'avait fait grande impression. De Burke, je retenais que les événements renferment leur propre sens et ne peuvent être appréhendés comme de simples résultats ou produits de l'action. Le « drame » chez Burke résonnait avec l'approche dramaturgique de Goffman et ses notions de « présentation » et de « performance ». Le concept de performance est donc étroitement lié à mes conversations et à ma lecture de Goffman

pour qui elle est liée à l'idée de « présentation ». Je l'utilise pour attirer l'attention sur l'importance de la dimension artistique dans tout comportement humain et souligner l'utilité de la théorie littéraire et artistique en sociologie.

Je n'ai jamais suivi les cours de Burke. J'ai découvert son œuvre juste avant de quitter Chicago en 1950. Je l'ai connu des années plus tard à San Diego, mais sans le fréquenter beaucoup. Ces métaphores continuent à être opérantes de mon point de vue, et doivent être encore explorées (Kaprow, 1993). D'autant que, toujours dans l'héritage des conceptions de la société de masse (Kornhauser, 1959), nombre d'interactions ne se font plus en face-à-face ou avec des représentants d'organisations et d'institutions, mais avec les mass médias. Les gens ne sont pas seulement des personnes privées, des activistes ou des électeurs, ils sont aussi les membres d'auditoires qui sont confrontés à des drames médiatiques. Le théâtre public se joue aujourd'hui en grande partie à la télévision (Gitlin, 1980). Une autre source de réflexion a été l'histoire de l'art, car les historiens de l'art sont directement confrontés à la question du sens. Pour moi, la question cruciale est : « Quel est le sens des choses et des événements ? » Étudier les actions moins du point de vue de leurs stratégies, de leurs moyens, de leurs objectifs et de leurs conséquences que du point de vue du sens qu'elles possèdent pour les acteurs et qui se laisse lire dans leur configuration sensible.

Du coup, j'ai commencé à observer le mouvement de tempérance dans sa dimension relationnelle, celle des rapports entre groupes, en l'occurrence, protestants et catholiques. Je me suis particulièrement intéressé à la manière dont la prédominance d'un groupe sur les autres est assurée dans la définition d'une situation sociale. La question du mouvement prohibitionniste n'était peut-être pas tant d'amener les gens à boire moins d'alcool que d'affirmer sa prééminence sur les autres dans l'arène publique. Ils se battaient autant pour avoir le pouvoir culturel (*cultural authority*) de définir légitimement un problème social et pour jouir publiquement d'un plus grand prestige que pour résoudre effectivement la question de l'alcoolisme. Le conflit visait pour eux à affirmer la supériorité des *White Anglo-Saxon Protestants* sur des catholiques aux mœurs morales relâchées et à lier le salut de la nation américaine à la victoire du bien, de la sobriété contre le mal, la boisson. Les enjeux étaient avant tout symboliques. L'enjeu était d'imposer une représentation du bien public et de l'ordre public. Le dynamisme de la théorie du comportement collectif et la sensibilité aux récits et aux drames moraux m'ont permis de développer cette position.

Mais est-ce qu'il n'y a pas eu un tournant entre votre perspective dans Symbolic Crusade et celle de The Culture of Public Problems ? La continuité serait dans la dynamique de conflit social entre différents collectifs pour des

ressources, du pouvoir et du statut – la trilogie wébérienne. La rupture serait dans la plus grande attention portée aux activités de symbolisation, de la fabrication des tableaux statistiques aux stratégies de communication publique, de l'invention de fables morales aux dispositifs d'expérimentation scientifique.

Vous avez raison... Je me souviens avoir assisté à une conférence de Noam Chomsky dans l'Illinois à la fin des années cinquante. Cette conférence m'a littéralement ébranlé. Le lien qu'il établissait entre l'apprentissage des règles et la compétence du locuteur a profondément imprégné mon orientation sociologique. Il ouvrait tout un univers de réflexion sur le lien entre performance et grammaire et, bien que ce soient E. Goffman et K. Burke qui sur ce plan m'ont le plus clairement influencé, la période était intellectuellement très féconde en conduisant beaucoup de sociologues à penser à nouveaux frais les relations entre sujet et objet. Les travaux de Schutz commençaient à avoir un certain retentissement, mais aussi ceux qui se sont inscrits dans son sillage comme Harold Garfinkel, qui publiait ses premiers travaux ou mon collègue Aaron Cicourel à San Diego. Cette effervescence se retrouve dans mon ouvrage *The Culture of Public Problems* (1981). La question que l'on se posait alors était de savoir comment les faits sont construits. J'ai rejoint à cette époque le groupe de John Kitsuse et Malcolm Spector à la Society for the Study of Social Problems. Mon ouvrage s'inscrit dans cette période qui a vu s'épanouir les recherches en ethnométhodologie, des interactionnistes (Blumer, 1971) ou des sociologues des sciences (Latour & Woolgar, 1979), l'approche constructiviste des problèmes publics, celle de *Constructing Social Problems* (Spector & Kitsuse, 1987)¹.

La question du sens des choses et des événements demeure ainsi encore aujourd'hui au centre de mes préoccupations. Outre mes études sur l'alcoolisme, j'ai étudié les symbolismes du sport et de la santé, les métaphores de l'activité de fumer ou de manger (2000). Cela m'a conduit à tenter d'appréhender les actions comme des rituels ou des cérémonies ou comme des manifestations d'un symbolisme séculier (Gusfield & Michalowicz, 1984). La lecture des textes de Victor Turner sur le drame, l'action symbolique ou le processus rituel a été cruciale, et plus largement celle de l'anthropologie symbolique. L'ordre public existe à travers sa mise en scène et il peut traverser des phases de désordre et de réorganisation ; les acteurs eux-mêmes le vivent sur le mode de la décadence, de la rédemption ou de la renaissance. Dans les ouvrages que j'ai récemment publiés, *Performing Action* (2000) et *Contested Meanings* (1996), nombre d'articles portent également l'empreinte de K. Burke. Burke (1989) m'a appris

1. Cette approche est aujourd'hui dominante dans les recherches nord-américaines. Pour un panorama des débats qui y ont cours, cf. Schneider (1985) ; Holstein & Miller (1993).

à être attentif à la relation entre, d'une part, l'art ou la littérature et, d'autre part, le comportement humain. La compréhension des actions publiques a une dimension esthétique. Paul Ricœur a aussi été d'une grande influence, en particulier son idée selon laquelle le sens des actions peut être lu comme un texte (Ricœur, 1986). J'étais un peu post-moderne sans le savoir ! Le politologue Murray Edelman, avec qui je partage ce type de préoccupations, a publié son premier ouvrage sur la politique symbolique (1964) un an après que mon livre fut publié et nous parlions beaucoup ensemble de nos recherches. Murray Edelman était un ami très cher lorsque nous étions tous deux à l'université de l'Illinois entre 1955 et 1963. Curieusement, bien que nous nous voyions très souvent, nous ne nous soumettions pas nos textes, ni ne discussions beaucoup de nos perspectives réciproques. Ce n'est que plus tard, lorsqu'il était à Wisconsin et moi en Californie, que nous nous sommes lus. Mais nous différons sur beaucoup de points. Il considérait le comportement symbolique comme un moyen pour des intérêts puissants de gagner des publics – le spectacle était une ressource dans des stratégies d'action symbolique. Pour ma part, je considérais plutôt le comportement symbolique comme une forme de politique en soi – la mise en scène du conflit autour de significations publiques n'est pas simplement un moyen, c'est la politique elle-même. M. Edelman, qui est décédé il y a deux ans, était une personne politiquement bien plus engagée que moi !

L'étude de ces symbolismes et de ces rituels me semble capitale et elle est trop souvent négligée par les recherches sur le pouvoir aux États-Unis. Il faut comprendre à partir de quels matériaux de sens des problèmes publics sont fabriqués pour ne pas croire dans la thèse objectiviste du fonctionnalisme, par exemple. Les problèmes publics ne sont pas des dysfonctionnements d'un système social, mais des circonstances (*conditions*) qui sont perçues comme pathologiques à travers le prisme d'une culture publique. Les problèmes publics ne sont pas donnés en nature : l'alcool n'a pas été un objet de condamnation pendant une grande part de l'histoire de l'humanité. Ils apparaissent comme tels parce que certains de leurs aspects sont présentés contre contraires à l'intérêt public et par ce qu'ils sont supposés transformables ou éradicables par une action spécifique qui est celle des pouvoirs publics. Tout cela n'a pas de sens avant l'émergence d'un Welfare State et depuis s'est développée une véritable culture des problèmes publics qui tendent à se multiplier et sont devenus les *outputs* de véritables industries. Maltraitance des enfants, tabagisme passif, prostitution et toxicomanie, discrimination raciale... Ces problèmes publics ont émergé, se sont renforcés et se sont presque naturalisés tellement ils semblent aller de soi.

Après *Symbolic Crusade*, je suis parvenu dans *The Culture of Public Problems* à approfondir ma perspective qui visait à saisir l'action publique

comme un drame. Dans le domaine de la sociologie du droit, mon ouvrage est considéré comme une introduction au rôle constitutif de la loi, c'est-à-dire ce rôle constitutif de l'ordre normatif qu'elle joue en instituant une hiérarchie des vices et des vertus (il y a deux ans, une session du colloque annuel de *Droit et Société* a été consacré à mes contributions sur l'impact constitutif du droit). Si vous considérez les actes publics autrement que comme de simples moyens en vue d'une fin, ils deviennent des espèces de rituels artistiques qui définissent quelles sont les normes dominantes. L'enjeu est constitué ici par les significations d'actes et de d'événements publiquement reconnus. La procédure d'*impeachment* du président Clinton – et son acquittement final – en est un bon exemple. Le président américain est une figure rituelle et le fait que ses actes soient sanctionnés, ignorés ou punis est significatif. Le public représente les conflits culturels dans la société. En un sens, la société entendue comme un groupe organisé est modelée, formée et déformée, dans le processus public. Je pense que la procédure d'*impeachment* reposait sur une condamnation morale de l'adultère. Cela ne veut pas dire que les comportements sont uniformes, mais que la signification morale publique de l'adultère demeure plurielle. L'adultère demeure un péché dans un monde de pêcheurs où la définition du vice et de la vertu est nécessaire.

Comment ces problèmes publics prennent-ils place dans la vie quotidienne ? Sont-ils vécus de la même manière par tout le monde ? Est-ce qu'il n'y aurait pas une texture ordinaire des problèmes publics sur laquelle il faudrait enquêter au lieu de s'en tenir aux mécanismes de mise en place de politiques publiques ?

Je n'ai pas adopté la notion usuelle de problème social mais plutôt celle de problème public afin d'attirer l'attention sur l'importance des processus de définition des problèmes. De nombreux états de fait peuvent être considérés comme des problèmes, mais il n'existe pas de mouvement ou de processus qui vise à mobiliser des ressources publiques, à attirer l'attention des gens à leur égard ou à initier une action les concernant. Un public est constitué de personnes attentives à un problème, ou concernées par un problème, ayant une opinion sur un problème ou votant par référence à un problème, des gens qui s'engagent ou qui soutiennent un mouvement d'action collective. Le public fonctionne comme émergence d'une arène publique, ouverte à tous ceux qui sont capables d'y pénétrer. L'opinion publique n'est pas faite par tout un chacun. Certains ont plus de pouvoir ou déploient une activité plus intense. D'autres ne manifestent aucun engagement d'aucune sorte. Certains problèmes, que l'on peut qualifier formellement de sociaux, occupent une position subordonnée dans l'agenda public. Comparez le sida, les abus sexuels sur mineurs, la prostitution, l'amour non partagé, les déceptions

des parents à l'égard des enfants. Il existe un public doté de porte-parole et organisé en faveur de la recherche contre cette maladie. Les abus sexuels sont aussi considérés comme un problème, mais ce n'était pas le cas il y a trente ans, ils n'étaient pas l'objet d'une attention publique, tout au plus une affaire privée que l'on passait sous silence. Il y a quelques années, un fort intérêt s'est développé en faveur de droits susceptibles de protéger les prostituées. Certes, la prostitution est considérée depuis longtemps comme un problème, mais il existe aujourd'hui un public actif en faveur de la protection des prostituées. Nombreux sont ceux qui voient encore dans le divorce un problème social, mais il a cessé d'être une source d'action publique. J'utilise le concept « problème public » pour désigner le processus au travers duquel un état de fait devient un enjeu de réflexion et de protestation publiques et une ressource et une cible pour l'action publique. Quelquefois, j'utilise problèmes sociaux tout simplement parce que je ne suis pas parvenu à faire partager aux autres ma terminologie.

Pour donner un exemple, tiré de mon quotidien, j'ai le projet de mener une recherche sur une énorme croix qui a été érigée à proximité de San Diego, face à l'Océan Pacifique, sur un terrain public, une croix que l'on repère de très loin. Pourtant, selon la constitution américaine, l'État ne peut soutenir des activités religieuses. En 1999, un groupe de citoyens de San Diego a voulu la faire démonter en intentant une action en justice et a obtenu gain de cause. Mais cela posait un problème public, sensible pour la municipalité. Elle a fini par vendre le terrain en question à une fondation privée. Voilà typiquement un cas de lutte symbolique, avec une modification du paysage qui devient un problème public, la mobilisation d'une action collective et l'engagement d'une controverse publique, la résolution de l'affaire par les pouvoirs publics conformément au droit, en donnant raison à une partie du public sans heurter pour autant la sensibilité d'une autre partie du public.

Vous-même, vous avez usé de toutes sortes de matériaux, mais avec une prédilection pour l'enquête de terrain, à laquelle l'un de vos premiers articles était consacré (1955). Là aussi, vous vous démarquez de la science politique mainstream.

Mon attachement aux méthodes ethnographiques remonte en effet à l'enseignement de E. Hughes (Hughes, 1960). Il avait reçu sa formation chez Park, et se sentait très proche de l'anthropologie sociale. Il insistait sur l'importance de l'observation et du travail de terrain (*fieldwork*). Son cours a formé toute une génération de sociologues (Chapoulie, 2001). Il faisait la réputation du département de sociologie de l'Université de Chicago (Gusfield, 1992 ; 1995). Quand je suis arrivé à l'Université de San Diego, j'étais content de devoir monter un département où la *Grand Theory* et l'analyse quantitative étaient peu

développées. La statistique devenait à l'époque si importante en sociologie que cela en était étouffant. Je ne nie pas l'importance des statistiques, mais je pense que la matière est si compliquée, prend tant de temps aux étudiants qu'ils perdent de vue la nature des données qu'ils manipulent. Je devenais de plus en plus sensible au caractère ambigu des données en sociologie. Si l'on perd le sens de ce que recouvrent les données, ces méthodes deviennent proprement inutiles en sociologie. Bien entendu, les données quantifiées sont attractives car elles donnent le sentiment de posséder une connaissance exacte des choses et de pouvoir les maîtriser. Je vous renvoie aux articles que j'ai consacrés à la rhétorique scientifique (1976), y compris celle de la sociologie quantitative. A. Cicourel, à San Diego, a joué un rôle important dans le développement de cette réflexion, bien avant tout le monde². Le département de sociologie de San Diego était un lieu unique. D'une certaine manière, il perpétuait la tradition de Chicago en mettant l'accent sur la culture et le *fieldwork*. Nous avions des moyens financiers importants et nous pouvions recruter des enseignants et des chercheurs de qualité, dont Fred Davis et Jacqueline Wiseman, proches de Chicago, eux aussi. Le département de sociologie de San Diego est rapidement devenu un lieu un peu à part dans le paysage sociologique américain.

Une question qui nous tracasse, qui n'est pas étrangère à l'héritage de Chicago, mais qui semble aujourd'hui peu traitée par les chercheurs aux États-Unis, est celle du lien entre une approche historique et une approche ethnographique des problèmes publics.

Cette question est très difficile. Il est vrai que l'histoire m'a toujours intéressé et que cela contraste avec des approches ethnographiques comme celle de Goffman. Alvin Gouldner disait de Goffman qu'il décrivait un aspect de la culture contemporaine. Mais il rajoutait que si l'on étudiait la présentation de soi de manière plus historique, le résultat serait très différent. Je crois que c'est vrai. Je pense aux travaux de Norbert Elias sur la civilisation des mœurs qui sont exemplaires à cet égard et qui, sous certains aspects, traitent de questions similaires à celles de Goffman.

L'histoire est vitale pour la sociologie selon deux aspects. D'abord, l'histoire nous donne une appréhension de la manière dont le présent a éclos. Ensuite, plus important encore, l'histoire fournit une base de comparaison et nous rend conscients de la manière dont le temps et l'espace affectent le comportement et les événements. Je fais la distinction entre l'histoire entendue comme l'étude du passé et l'histoire entendue comme méthode. En tant que

2. Dans des travaux classiques, fortement marqués par leur matrice phénoménologique et ethnométhodologique, de compte rendu des enchaînements d'activités pratiques qui font l'enquête par sondage, cf. Cicourel (1964 ; 1974).

méthode, l'histoire est moins encline que la sociologie à produire des généralisations ou des quasi-lois. Elle tente plutôt de saisir la singularité d'un processus. C'est ce qui m'a conduit à jeter un regard historique sur mes études de cas. Toutefois, l'histoire ne remplace pas la profondeur et la compréhension que nous confère la méthode ethnographique. Les documents atteignent vite leurs limites et nous avons besoin d'explorer des significations (*meanings*) auxquelles seule l'enquête ethnographique nous permet d'accéder.

Mais dans votre propre travail, est-ce l'enquête ethnographique qui vous a conduit à l'histoire ou est-ce l'inverse ?

C'est une question difficile... Je ne sais pas trop... Un critique littéraire disait que la recherche permanente des influences tuait la créativité de l'écrivain. Quelquefois en sociologie c'est la même chose, il vaut mieux ne pas trop tenter de démêler les choses ! Tout ce que je peux dire, c'est que je me suis toujours intéressé aux dynamiques culturelles. Comment les identités collectives et les formes culturelles se constituent. J'ai écrit, il y a longtemps, un article qui montrait que les « Chinois » n'ont acquis le sentiment d'appartenir à un seul et même groupe que lorsqu'ils ont été confrontés aux « Européens », surtout lorsqu'ils étaient en exil. Jusque-là le collectif était inexistant. Il n'a émergé que dans ce processus d'interaction qui a sa propre histoire. La variabilité des collectifs m'a toujours beaucoup fasciné. Cette variété est également frappante dans le cas de la consommation de l'alcool où les usages et les représentations de la culture populaire, les dispositifs de contrôle et de répression de la loi et de l'administration, les revendications de groupes d'intérêt ou de mouvements sociaux n'ont cessé de se transformer. Dès lors, le recours à l'histoire s'impose. Ne serait-ce que pour prendre du recul et voir les choses autrement.

Peut-être que cet intérêt remonte à mes années d'étude où la lecture de *Introduction to Legal Reasoning* de Edward Levi (1949), ainsi que ses cours sur la jurisprudence m'ont fait grande impression. Levi était un professeur de droit à Chicago et un *attorney general* très réputé et respecté pour son intégrité. Son ouvrage était remarquable car, bien avant que quiconque ne parle de construction sociale, il s'est intéressé aux précédents dans le droit. Bien qu'il ne fût pas sociologue, sa question était de savoir ce qu'est un « précédent », comment on le détermine. Et il traitait cette question comme l'ont fait des sociologues bien plus tard, en pointant les procédures de sélection et d'interprétation. Peut-être qu'on ne peut comprendre ce qu'est un problème public qu'en menant une enquête sur les décisions, les actions ou les événements qui ont une valeur de « précédent » de la situation actuelle. Chaque fois, sont retenues des configurations de traits qui spécifient ce qui pose problème à un public. Le problème public est petit à petit recadré à travers des ruptures dans les manières pour le pouvoir politique de

gérer l'ordre public, pour des groupements professionnels de développer leur pouvoir d'expertise, pour des juristes ou des sociologues de produire des définitions normatives, pour des associations de citoyens de faire passer leurs convictions morales et idéologiques... Tout ça, c'est l'histoire qui nous l'apprend.

Peu de chercheurs restent encore attachés à l'idée d'une histoire naturelle des problèmes publics, avec des stades de développement presque nécessaires. La contingence de leur genèse doit être à chaque fois examinée, par une histoire dans la longue ou la moyenne durée, mais aussi dans le registre d'une observation microsociologique des pratiques. Vous sentez-vous quelque affinité avec l'anthropologie des sciences de ce point de vue ?

Oui, je connais bien Bruno Latour. En 1976, j'ai écrit un article intitulé «The Literary Rhetoric of Science». À cette époque, Latour faisait son terrain au Salk Institute, très proche de San Diego. Cette enquête allait déboucher sur son ouvrage *La vie de laboratoire* (1979). Latour a lu mon article et m'a appelé en me disant «c'est exactement ce que je fais». Nous nous sommes rencontrés. Pour Bruno, le produit final de la recherche était quelque chose que l'on rend public (Latour & Fabbri, 1977). Ainsi, le moment d'écriture des résultats était d'une très grande importance pour lui. Dès lors, nous avons co-animé pendant une année, en 1976 je crois, un séminaire à partir de nos intérêts communs. Puis Bruno a séjourné régulièrement en Californie pendant quelques années et nous sommes restés en contact. Nos travaux ont donc convergé sur la question de la production des faits scientifiques. *La vie de laboratoire* est un ouvrage très important qui a ouvert des perspectives nouvelles. La question que je pose toujours est : «quelle est la signification d'un livre ? », «qu'est ce qu'il permet de voir et de faire» ? Prenez Parsons avec je suis en désaccord sur le plan théorique : il a écrit sur des sujets particuliers des articles d'une très grande qualité !

Dans *The Culture of Public Problems*, j'essaie par exemple de montrer comment les corrélations statistiques entre taux d'alcoolémie dans le sang et risque d'accident de la route ont demandé tout un travail de documentation du raisonnement et de l'argumentation, la mise au point d'appareils de mesure et de séries de statistiques, la mobilisation de bataillons de médecins qui se sont spécialisés dans les problèmes de dépendance à l'alcool et la création d'agences publiques sur la sécurité routière chargées de concevoir des politiques publiques de prévention. Un problème public, ce n'est pas que des représentations dans la tête des gens ! C'est cet ensemble d'activités pratiques plus ou moins coordonnées les unes avec les autres qui font une arène publique. Il faut partir de là. Puis il ne faut pas perdre de vue que tout cela n'est pas forcément consensuel, mais soulève des quantités de conflits et de controverses. C'est la même chose que pour la fabrication de l'objectivité de la science. On

pourrait distinguer les problèmes publics autour desquels il y a une forme de consensus, comme la maltraitance infantile (*child abuse*) et ceux qui sont fortement conflictuels, comme la politique de l'avortement, qui a suscité des contre-mouvements de protestation très puissants et continue à diviser l'opinion publique. D'autres problèmes publics, comme l'homosexualité qui jusque-là était étiquetée comme déviance, soignée par la psychiatrie et réprimée par la loi, sont aujourd'hui des enjeux politiques de revendication de reconnaissance (*claim for recognition*) d'une expérience subjective et d'une identité collective, ce qui a déplacé le type de conflits, d'acteurs, de langages ou d'institutions qui sont engagés.

Enfin, on peut traiter des controverses en partant de corpus de textes qui s'opposent les uns aux autres, comme les articles de journaux. Mais on peut aussi observer comment dans une série de réunions de spécialistes, petit à petit, à travers des discussions souvent animées entre médecins, juristes, politiques et associatifs, des mesures pour traiter, prévenir ou contrôler, guérir ou réprimer la toxicomanie finissent par émerger. On peut aussi aller sur le terrain pour observer les interactions entre les travailleurs sociaux et les toxicomanes, comprendre ce que signifie être dépendant, examiner les difficultés concrètes que cela pose aux différents protagonistes et voir comment ils redéfinissent à travers leurs échanges des mesures décidées ailleurs. On peut choisir des sites où les problèmes publics sont en train de se faire et recourir alors aux mêmes outils que l'anthropologie des sciences ou qu'une sociologie interactionniste, héritière de Chicago.

On a le sentiment en vous lisant que deux postures coexistent pour définir la nature et la fonction de l'activité scientifique. Une version plus ironique, un art du décalage hérité de Burke et une version plus à l'écoute des conséquences éthiques et politiques. Quelle serait selon vous la perspective la plus appropriée, surtout quand on étudie des objets qui ont un sens public très fort ?

Un jour on a demandé à quelqu'un : « Quel est l'objectif de votre recherche ? » et il a répondu « Cela a quelque chose à voir avec ce qui se passe entre la naissance et la mort ». Plus sérieusement, je crois que la sociologie fait deux choses. Esthétiquement, elle rend le monde plus intéressant. Elle permet de l'envisager selon des perspectives différentes. Voir le monde comme une comédie ou comme une tragédie fait surgir toutes sortes d'éléments qui resteraient sinon inaperçus. Ce perspectivisme, qui me vient autant de Burke que de Mead, permet de considérer sa propre situation de manière nouvelle et de mettre des solutions nouvelles en lumière. Il ne résout pas *stricto sensu* des problèmes, mais les fait envisager différemment. On peut distinguer entre plusieurs formes de connaissance : scientifique, politique, administrative... Je pense qu'il est plus profitable que ces

modes d'engagement restent séparés les uns des autres. Prenons le débat sur la drogue aux États-Unis. La sociologie a été utile en montrant ce que la conception légale de la drogue renfermait comme formes symboliques en termes de détention et de répression, de coût humain, de souffrance vécue et de fantasme d'ordre. Mais le sociologue ne peut pas se substituer au travailleur social, au politicien ou au légiste et faire le travail à leur place. Il peut tout au plus essayer de les rendre conscients de certaines évidences et leur faire avoir davantage de réflexivité.

Est-ce à dire que la sociologie est engagée en tant que telle ? Ce n'est pas tant la sociologie qui est engagée que le sociologue avec ses valeurs. Mon point de vue sur ces questions est proche de celui de Max Weber. La sociologie est une vocation, elle peut éclairer le monde social, mais pas apporter directement de réponses techniques. Les problèmes ne sont jamais résolus dans la sphère scientifique, ils sont affaire de valeur. Je crois que le désengagement dans la recherche est essentiel, car l'extériorité permet de décrire les perspectives des autres. Le désengagement réserve le moment normatif et diffère le moment de la décision. Il permet de saisir des perspectives de l'intérieur, de montrer ce qui anime les gens dans leurs activités, la cohérence de leur point de vue, même si l'on n'est pas en accord avec eux. Pour ma part, j'ai toujours tenté de bien séparer mon activité de sociologue et mes engagements politiques. On peut avoir une conscience publique très aiguë et garder une sorte d'indifférence dans l'enquête. Mon engagement politique a été le plus fort dans le mouvement des droits civiques, que j'ai toujours considéré comme l'enjeu public le plus important. Mais je n'ai jamais fait de recherche dans ce domaine.

BIBLIOGRAPHIE

- Becker H. (1963). *Outsiders : Studies in the Sociology of Deviance*. New York : Macmillan.
- Blumer H. (1946). « Collected Behavior », in A. M. Lee (ed.), *New Outline of the Principles of Sociology*. New York : Barnes & Noble, p. 167-222.
- Blumer H. (1971). « Social Problems as Collective Behavior ». *Social Problems*, 18, p. 298-306.
- Burke K. (1945). *A Grammar of Motives*. Berkeley : University of California Press.
- Burke K. (1966). *Language as Symbolic Action: Essays on Life, Literature, and Method*. Berkeley : University of California Press.
- Burke K. (1989). *On Symbols and Society*. Édité par J. Gusfield. Chicago : University of Chicago Press.
- Chapoulie J.-M. (2001). *La tradition sociologique de Chicago 1892-1961*. Paris : Seuil.

- Cicourel A. V. (1964). *Method and Measurement in Sociology*. New York : Free Press.
- Cicourel A. V. (1974). *Theory and Method in a Study of Argentine Fertility*. New York : John Wiley-Interscience.
- Dewey J. (1922). *Human Nature and Conduct*. New York : Modern Library.
- Edelman M. (1964). *The Symbolic Uses of Politics*. Urbana : University of Illinois Press.
- Edelman M. (1977). *Politics as Symbolic Action*. New York : Academic Press.
- Edelman M. (1988). *Constructing the Political Spectacle*. Chicago : University of Chicago Press (trad. fr. *Pièces et règles du jeu politique*, Paris, Seuil, 1991).
- Gitlin T. (1980). *The Whole World is Watching : Mass Media in the Making and Unmaking of the New Left*. Berkeley et Los Angeles : University of California Press.
- Goffman E. (1959). *The Presentation of Self in Everyday Life*. Garden City (NY) : Doubleday.
- Gusfield J. R. (1955). « Fieldwork Reciprocities in Studying a Social Movement ». *Human Organization*, 1955, 14 (3), p. 29-34.
- Gusfield J. R. (1963). *Symbolic Crusade : Status Politics and the American Temperance Movement*. Urbana : University of Illinois Press.
- Gusfield J. R. (1973). « The Social Construction of Tradition : An Interactionist View of Social Change », in A. R. Davis (ed.), *Traditional Attitudes and Modern Styles in Political Leadership*. Sydney : Angus Robertson, p. 83-104.
- Gusfield J. R. (1975). *Community*. Londres : Basic Blackwell.
- Gusfield J. R. (1976). « The Literary Rhetoric of Science: Comedy and Pathos in Drinking Driver Research », *American Sociological Review*, 41, p. 16-34.
- Gusfield J. R. (1981). *The Culture of Public Problems : Drinking-Driving and the Symbolic Order*. Chicago : University of Chicago Press.
- Gusfield J. R. (1984). « On the Side : Practical Action and Social Constructivism in Social Problems Theory », in J. Schneider & J. Kitsuse (eds), *Studies in the Sociology of Social Problems*. Beverly Hills : Sage.
- Gusfield J. R. (1989). « Introduction », in K. Burke, *On Symbols and Society*, J. Gusfield (ed.). Chicago et Londres : University of Chicago Press, p. 1-49.
- Gusfield J. R. (1990). « My Life and Soft Times », in B. M. Berger (ed.), *Authors of their Own Lives*. Berkeley : University of California Press, p. 104-129.
- Gusfield J. R. (1992). « The Scholarly Tension: Graduate Craft and Undergraduate Imagination », in McAloon (ed.), *General Education in the Social Sciences : Centennial Reflections on the College of the University of Chicago*. Chicago : University of Chicago Press, p. 167-177.
- Gusfield J. R. (1994). « The Reflexivity of Social Movements », in E. Laraña, J. R. Gusfield & H. Johnston (eds), *New Social Movements: From Ideology to Identity*. Philadelphie : Temple University Press.
- Gusfield J. R. (1995). « The Second Chicago School ? », in G. A. Fine (ed.), *A Second Chicago School? The Development of a Postwar American Sociology*. Chicago : University of Chicago Press, p. IX-XVI.

- Gusfield J. R. (1996). *Contested Meanings : The Construction of Alcohol Problems*. Madison : University of Wisconsin Press.
- Gusfield J. R. (2000). *Performing Action : Artistry in Human Behavior and Social Research*. New Brunswick et Londres : Transaction Pub.
- Gusfield J. R. & Michalowicz J. (1984). « Secular Symbolism : Studies of Ritual, Ceremony and the Symbolic Order in Modern Life ». *Annual Review of Sociology*, 10, p. 417-437.
- Holstein J. & Miller G. (eds) (1993). *Reconsidering Social Constructionism : Debates in Social Problems Theory*. Hawthorne (NY) : Aldine de Gruyter.
- Hughes E. C. (1960). « The Place of Field Work in Social Science », Introduction à B. Junker, *Fieldwork : An Introduction to the Social Sciences*. Chicago : University of Chicago Press.
- Kaprow A. (1993) *Essays on the Blurring of Art and Life*. Berkeley et Los Angeles : University of California Press.
- Klapp O. (1964). *Symbolic Leaders*. Chicago : Aldine.
- Klapp O. (1969). *Collective Search for Identity*. New York : Holt, Rinehart, & Winston.
- Kornhauser A. W. (1959). *The Politics of Mass Society*. Glencoe (IL) : Free Press.
- Lang G. & Lang K. (1960). *Collective Dynamics*. New York : Cromwell.
- Latour B. & Fabbri P. (1977). « La rhétorique de la science. Pouvoir et devoir dans un article de science exacte ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 3, p. 81-95.
- Latour B. & Woolgar S. (1979). *Laboratory Life*. Beverley Hills : Sage [trad. fr. *La vie de laboratoire*. Paris, La Découverte, 1988].
- Levi E. H. (1949). *An Introduction to Legal Reasoning*. Chicago : University of Chicago Press.
- Mead G. H. (1934). *Mind, Self, and Society*. C W. Morris (ed.). Chicago : University of Chicago Press.
- Park R. E. & Burgess E. W. (1921). *Introduction to the Science of Sociology*. Chicago : University of Chicago Press.
- Ricœur P. (1986). « Le modèle du texte : l'action sensée considérée comme un texte », in *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique*. II. Paris : Seuil, p. 183-211.
- Schneider J. W. (1985). « Social Problems Theory : The Constructionist View ». *American Review of Sociology*, 11, p. 209-229.
- Spector M. & Kitsuse J. I. (1973). « Social Problems : A Reformulation ». *Social Problems*, 21, p. 145-159.
- Spector M. & Kitsuse J. I. (1987). *Constructing Social Problems*. Hawthorne (NY) : Aldine de Gruyter [2^e édition].
- Veblen T. (1899). *Theory of the Leisure Class*. New York : Macmillan.